

DAVID TURGEON

# SIMONE AU TRAVAIL

---

*roman*



LE QUARTANIER

FAYA

C'était un matin de blizzard et la galerie était déserte. Alban Wouters, son propriétaire, en profitait pour s'occuper de ses registres, accordant un œil intermittent au spectacle des lourds flocons gris. Alors un quidam vêtu d'une pelisse poussa la porte et entra dans la galerie accompagné d'un vilain sifflement glacial.

Par temps mauvais il arrivait que des quidams trouvassent dans son échoppe refuge. On reconnaissait ces quidams à leur déambulation poliment indifférente dans la grande salle de la galerie, au visage interrogateur qu'ils s'imaginaient devoir composer en toisant les murs chargés d'œuvres qu'ils comprenaient au mieux imparfaitement. Alban Wouters n'avait rien contre les quidams, bien entendu : un quidam, devant la toile ou la sculpture propice, savait parfois se transformer, telle la larve en papillon, en client. Dans ces cas-là, et après un long épisode d'étonnement esthétique, le quidam se retournerait en direction du galeriste et l'interpellerait en ces mots :

— Combien pour celle-ci?

Alban Wouters leva le nez de ses registres; ainsi c'était jour de chasse aux papillons.

— Je regrette, s'excusa le galeriste se levant de sa chaise, celle-ci est vendue.

— Ah bon, fit l'homme en pelisse, et l'autre, à gauche?

— Vendue aussi, l'informa le galeriste qui s'était entre-temps approché. Vous seriez passé hier...

Indémontable, l'homme en pelisse avisa sans plus rien dire une nouvelle toile : y voisinaient des rectangles aux coins arrondis et aux teintes effacées, disséminés avec une fausse négligence qui n'aurait su déparer n'importe quel salon bourgeois.

— Vous n'avez pas de chance, expliqua Alban Wouters, cette expo a eu beaucoup de succès. Il ne reste plus grand-chose. Cette toile, par exemple, désigna-t-il une miniature un peu terne.

— Je ne sais pas, répondit l'homme en pelisse qui, voulant donner un peu plus de corps à son hésitation, renchérit : On dirait... on dirait que ça ne marche pas aussi bien en petit.

— Oui, peut-être, convint le galeriste qui s'était souvent fait la même remarque, à part lui, que ça ne marchait pas aussi bien en petit, ayant usé en pensée de cette exacte suite de mots.

L'homme en pelisse, dont la mine affichait une amorce de dépit, menaçait de retourner à l'état de

quidam. Il était temps pour Alban Wouters de lancer ses filets :

— Vous avez visité notre deuxième salle?

Non, l'homme en pelisse ne s'était pas rendu compte qu'il existait dans cette galerie une deuxième salle. Il faut vraiment que je repense ma signalétique, songea le galeriste qui traduisit cette réflexion à voix haute en admettant que ce n'était pas la première fois qu'on lui faisait cette réflexion.

— Les clients croient que c'est privé, ajouta Alban Wouters, ce qui eut l'heur de placer l'homme en pelisse, qui avait lui aussi cru que c'était privé, en état de connivence avec l'ordinaire de la clientèle.

L'homme en pelisse s'appelait Fabrice Mansaré, et ce matin-là il avait été pris d'une très forte envie de décorer son appartement. Nul doute que cette envie percolait en lui depuis quelques jours déjà, mais l'urgence ne s'en était manifesté que maintenant. Et quant à savoir pourquoi, voilà une excellente question en effet. À quoi avait-il bien pu rêver la nuit précédente, qui eût provoqué l'éclosion de cette envie?

Mais la psychologie des profondeurs n'avait peut-être rien à y voir. Fabrice Mansaré, ce matin-là, avait dû trouver trop vaste, trop beige, trop vide sa garçonnière. Il n'y passait pas beaucoup de temps, c'est vrai; mangeait presque toujours à l'extérieur, petit-déj compris; recevait peu. Les sources de distraction y étaient quasi inexistantes : six disques posés encore

cellophanés auprès d'une chaîne stéréo haut de gamme quoique négligée, dix livres dépareillés pour la plupart reçus en cadeau, un téléviseur devant lequel il tuait somme toute assez peu de temps. La seule œuvre d'art à proprement parler consistait en un dessin fait par sa nièce Eugénie lorsqu'elle avait quatre ans et demi, aimanté sur la porte d'un frigidaire aux neuf dixièmes vide, électroménager d'un luxe dérisoire dans une cuisine au luxe tout aussi dérisoire puisque son propriétaire n'y mettait à peu près jamais les pieds.

C'était l'appartement de quelqu'un qui ne reste jamais longtemps au même endroit, le domicile d'un diplomate, ou d'un tueur à gages.

Au diapason des envies de décoration de Fabrice Mansaré, son contact ce matin-là n'avait pas donné le signe de vie attendu. Désœuvré, vaguement inquiet, ne tenant pas à occuper à tout prix un appartement pour le moins peu propice au désennui, Fabrice Mansaré s'était résolu à sortir. Ce n'est qu'une fois passée la porte extérieure du hall qu'il s'avisa de la tempête qui sévissait alors. Or le spectacle de la neige affolée le vivifia; il se mit à marcher, imperturbable, poussé puis repoussé par les vents nordiques sauvagement engouffrés entre les gratte-ciel du centre-ville de Bruant.

D'abord il s'arrêta pour un café, très court comme d'habitude, qu'il but brûlant avant que de ressortir affronter les éléments. Il progressa encore un peu sur les trottoirs dépeuplés, très amusé par cette expérience

à laquelle il n'était pas accoutumé. Sa deuxième station fut un marchand de luminaires dont la vitrine le fit courtement rêver dans l'attente d'un feu piéton. Quarante-cinq minutes plus tard il en ressortait sous les remerciements émus du commis qui lui assurait une dernière fois que son plafonnier lui serait bel et bien livré et posé sans faute l'après-midi même.

Fabrice Mansaré s'arrêta ensuite dans une boutique d'importations chinoises, une autre d'articles culinaires, une autre encore de vêtements taillés, et finalement dans la galerie Alban Wouters, dûment introduit dans la deuxième salle, en effet pas évidente à dénicher si on n'est pas au courant.

L'accueillit en cette deuxième salle un carré de dessins de format moyen représentant des individus des deux sexes en état de nudité partielle ou intégrale, croqués en solo, en duo et parfois en petit ensemble, dans une position d'abandon qui ne laissait guère subsister de doute quant à la teneur des scènes desquelles ces positions découlaient. Pour dire les choses simplement l'ensemble fleurait assez le stupre, – mais aussi l'élégance : le crayon de l'artiste délinéait chairs et visages par à-coups feutrés, par segments discontinus et vacillants insinuant divers effets de bougé, par effleurements faussement farouches qui paraissaient faire les modèles tressaillir d'aise. Le galeriste prenait bien soin de n'aucunement commenter le contenu des œuvres, se bornant à en détailler les aspects formels

ou marchands : pastel gras sérigraphié à l'encre bleue, chacun en vingt exemplaires numérotés par l'artiste, encadrement au choix du client.

Fabrice Mansaré considéra longuement l'un des dessins, d'une femme à l'abondante chevelure crépue et dont les lèvres ourlées formaient une moue amusée; affalée sur un canapé sommaire, la jambe retroussée sous la fesse, elle ne portait qu'une camisole froissée; sa main ballait dans le voisinage de son sexe; ses pupilles noires vous disaient à quel point elle était suffisante à son propre bonheur. Et Fabrice Mansaré devenait, à l'opposé de ce regard, un regard adverse saturé d'un désir peut-être douloureux. Le galeriste ne disait toujours rien : il savait que les acheteurs avaient pour ces dessins des sentiments troubles, dont il n'était pas toujours aisé non plus que souhaitable de saisir la teneur réelle.

— Ce dessin, trança Fabrice Mansaré, est-il à vendre?

— Il l'est, confirma le galeriste qui lui en admit du même souffle le prix.

Fabrice Mansaré extirpa de la poche gauche de sa pelisse un petit carnet relié de cuir, où il inscrivit l'indication suivante, recopiée du bas du tableau : « Faya assise, 18/20 ». Cette inscription, accompagnée du prix de vente, s'ajoutait à d'autres, qui résumaient les précédents achats du matin, eux-mêmes tirés du plus récent chapitre d'un inventaire constamment renouvelé au rythme de déménagements dans des villes aux



antipodes où chaque fois il refaisait plus ou moins sa vie. Fabrice Mansaré ne tenait pas ce registre par économie. Plutôt par une sorte de jeu.

— Quand pourrai-je en prendre livraison?

— Le décrochage, l'informa le galeriste, n'aura lieu que dans deux semaines. Vous pourrez passer, si vous le voulez : il y aura apéro.

— Je vous fais un chèque, annonça Fabrice Mansaré, qui en effet préleva, toujours de la poche gauche de sa pelisse, un carnet de chèques, sur la première page duquel il inscrivit le montant demandé, et qu'il signa, comme il en avait pris l'habitude ces derniers temps, du nom de Charles Rose.

— Monsieur Rose, dit Alban Wouters obséquieux rédigeant un reçu.

— Si vous pouviez me préciser la date du décrochage, dit Fabrice Mansaré.

Le galeriste la lui précisa. C'était facile à mémoriser, c'était à un jour près l'anniversaire d'Alice, la grande sœur de Fabrice Mansaré, qu'il n'avait pas revue, constata-t-il comme chaque fois que le souvenir lui en revenait, depuis vingt ans au moins. Oubliant ce souvenir il resserra son écharpe, reboutonna sa pelisse, salua le marchand; et sa silhouette disparut dans les derniers sursauts de février.

Fabrice Mansaré eut le lendemain des nouvelles de son contact, dont le véhicule, voici l'explication du retard, avait été bloqué par la tempête. Rendez-vous fut fixé. Les affaires reprenaient. Encore deux jours

plus tard Fabrice Mansaré se présenta, avec une petite heure d'avance et une simple valise à la main, à l'aéroport international de Bruant où, suivant les habituelles formalités d'enregistrement, contournant une queue déjà longue de voyageurs en attente, il franchit rapidement un portique marqué « Passeports diplomatiques » au travers duquel il ne nous était guère loisible de le suivre.

Au même moment une femme émergeait de ce même aéroport. Elle revenait d'un symposium en zone méditerranéenne et, apercevant les amas de neige brunie par les pots d'échappement des taxis, grimaça. Le ciel hésitait entre plusieurs teintes de gris; un petit vent froid et humide s'insinuait volontiers sous son manteau hâtivement refermé. Elle héla une voiture. Le chauffeur l'aida à ranger ses deux lourdes valises dans le coffre arrière, et puis on rejoignit sans tarder un spaghetti de béton autoroutier où stagnaient déjà les habituels milliers de voitures.

Il était difficile de dire l'âge de cette femme. Son bonnet ôté, la chevelure crayeuse qui apparaissait au-dessus d'un visage rose légèrement plissé aux encoignures ne fournissait à cette question qu'une série d'hypothèses nouvelles. Son allure n'avait rien de définitivement féminin : sa bouche simple, ses pommettes drues, sa coiffure courte auraient pu être celles d'un homme. Sa voix alternativement perçante et rauque, la brusquerie

occasionnelle de ses gestes, sa petite taille compliquaient encore ce portrait. Tout juste savait-on qu'elle se prénomait Simone. Pour ce qui est du patronyme, c'était encore une autre histoire.

Le taxi, s'arrachant tant bien que mal à la voirie engorgée, traversa plusieurs kilomètres de ceinture banlieusarde et atteignit une route serpentine qui divisait les champs à la manière d'un découpage enfantin, et qu'il emprunta jusqu'à un hameau constitué d'une demi-douzaine de maisons. Simone pria le chauffeur de s'arrêter devant l'une d'elles, blanche enjolivée de vert, au toit percé de lucarnes.

L'entrée n'était aucunement déblayée mais il y avait de la lumière à l'intérieur. Quand Simone posa enfin ses deux lourdes valises au seuil du vestibule, ses pantalons étaient recouverts de neige jusqu'aux genoux. La radio émanait étouffée du salon. Une odeur de tabac flottait.

— Faya? hasarda Simone.

Mais aucune réponse ne daigna lui parvenir. Déjà Simone avait ôté ses bottes, accroché son manteau, secoué ses pantalons, transporté ses valises jusqu'à sa chambre. Elle rêvait d'un bain bouillant.

— Je suis là, annonça-t-elle encore, toujours sans susciter de réponse.

Son lit était défait. Un cendrier débordant de mégots et de cendre traînait sur la table de nuit, voisinant une pile de revues ouvertes, de livres de sociologie politique posés à l'envers. Des vêtements épars gisaient

autour du coffre destiné au sale. La tringle du rideau était tombée et la fenêtre faisait entrer la lumière poussiéreuse des prémices du soir. Un calorifère chauffait généreusement l'ensemble. La porte de la penderie, restée ouverte, révélait un miroir en pied où Simone se découvrit une mine fourbue.

Elle se dévêtit, enfila le peignoir dont une manche dépassait de sous le lit, localisa enfin deux pantoufles avant que de redescendre au rez-de-chaussée où elle tenta une nouvelle fois de se faire entendre de Faya qui, c'était manifeste, n'avait pas quitté la maison depuis son départ. Elle la trouva dans la baignoire.

— Oh, c'est toi, dit Faya sans émotion.

— Il faut que je me lave, dit Simone calmement. Est-ce que ?

— Sortir de la baignoire par ce froid ! Impossible.

— La chaudière roule à fond, remarqua Simone. Je t'avais demandé de ne pas toucher au thermostat. Et puis tu vas te transformer en gigantesque raisin sec.

— Raisin sec, raisin sec, se mit à chanter Faya suivant approximativement l'air de ce qui passait à la radio dont on entendait toujours le murmure grésillant.

— On fera du feu, concéda Simone.

— Encore cinq minutes ! plaida Faya. Cinq pauvres petites minutes. S'il te plaît !

— Ça va, ça va, je reviens dans cinq minutes, abdiqua Simone.

— Et tu me laisseras le peignoir, précisa Faya.

Simone alla dans le salon, et attendit sans doute

plus que cinq minutes. Le soir tombait. Il faudrait aller chercher du bois dehors. Un paquet de cigarettes traînait, pas les siennes, mais elle s'en alluma une tout de même. C'était peu dire que la présence de Faya la contrariait. Et pourtant... pourtant...

Plus souvent qu'elle ne voulait l'admettre, Simone s'éprenait de ses modèles. Hommes et femmes, elle les introduisait dans son atelier avec une circonspection parfaite, leur inspirait une confiance qu'elle se jurait de ne jamais trahir. Elle y allait par étapes, esquissant d'abord quelques études de visage, de mains, de pieds; et puis, par dénudations progressives, rapportait au crayon gras sur le papier jaune le corps dévoilé de son modèle, qu'elle rassurait et cajolait de sa voix de mezzo et de ses manières bienveillantes.

Et puis elle leur demandait, mais ils avaient été prévenus, des mises en scène plus intimes, plus immodestes, plus concupiscentes. Elle aimait qu'alors les corps lui échappent, oublient la présence de la dessinatrice, qu'ils louvoient l'un face à l'autre ou se consacrent à leur seul plaisir. Simone aimait ce qui est difficile; de tout ce mouvement lubrique elle se faisait fort de matérialiser le dessin à toute vitesse, ses esquisses préparatoires, patiemment observées, lui servant de guide.

Ce n'était pas au moment de les dessiner qu'elle concevait de ses modèles cette émotion amoureuse qui la plongeait dans un délice de contrariété. Cette émotion, quand elle survenait, arrivait plus tard, les jours subséquents, Simone ayant étudié longuement

les dessins afin de choisir les plus réussis, se remémorant seulement alors la présence physique des individus les ayant inspirés, et se prenait à une curieuse rêverie charnelle qui le plus souvent restait à l'état privé. Ce n'avait pas forcément à voir avec la réussite des dessins, d'ailleurs. Elle désirait indistinctement des hommes et des femmes; mais parfois elle désirait le couple qu'ils formaient, et non l'un de ses membres séparément.

Et parfois, mais jamais tout à fait fortuitement, ce désir s'incarnait en une véritable aventure amoureuse, mais qui durait rarement plus de quelques jours. Quelquefois il fallait y mettre fin à contrecœur : Simone n'aimait pas les histoires qui s'éternisent, et ce, même quand elles étaient belles. Et puis il y avait eu Faya.

Faya, Simone ne savait pas si c'était de l'amour, mais c'était un sentiment intense et fort contrariant, et dont elle avait bien du mal à se défaire, d'autant que l'objet de ce sentiment ne montrait aucun empressement à quitter sa demeure, qu'elle avait commencé à investir il y avait déjà plus d'un mois, qu'elle occupait désormais comme si elle y avait toujours vécu et que c'était Simone l'intruse.

— Faya, il faut que tu partes, dit Simone trop doucement pour que Faya l'ait entendue.

Le soir continuait de tomber. Faya refaisait couler de l'eau chaude et Simone se préparait à repartir à l'assaut de la baignoire quand le téléphone, car telle est sa fonction, sonna. C'est Alban, annonça Alban

Wouters. J'avais cru comprendre que tu serais rentrée ce soir. J'ai encore vendu un dessin de toi il y a trois jours. Non, un nouveau client, jamais vu. Sinon c'est drôlement tranquille, ces jours-ci, à la galerie. Et toi? Simone lui raconta le symposium, peu de surprises, quelques rencontres agréables, et puis la mer dont on ne se lasse jamais. Je me demande bien ce que je fais ici dans le froid, blagua-t-elle à moitié. Le printemps ne va plus beaucoup tarder, la renseigna le galeriste. Et Faya, comment va-t-elle? La conversation traîna un peu et Faya surgit comme par enchantement dans le salon, la peau luisante, traînant derrière elle un nuage de vapeur.

— Je te laisse, prévint Simone avant de remettre le combiné noir en place.

— Tu m'avais promis du feu, dit Faya.

— Du feu, du feu, dit Simone, tu n'as qu'à aller chercher de quoi en faire si tu es si pressée.

— Non non, dit Faya négligemment recouverte d'une peau d'ours qui pavoisait sur le canapé, je t'attends.